

Christian JULIA

COMME
DIT SI BIEN
VERLAINE...

Roman



editionsdugymnase.com

COMME DIT SI BIEN VERLAINE...

Christian Julia

COMME
DIT SI BIEN
VERLAINE...

Roman

LES VOYAGEURS SONT INFORMÉS QU'À LA SUITE
D'UN INCIDENT, LE TRAFIC EST MOMENTANÉMENT
INTERROMPU SUR TOUTE LA LIGNE. VOUS ÊTES
INVITÉS À VOUS RENDRE EN SALLE D'ATTENTE.

Encore un connard qui s'est jeté sous le train ! Bon.
OK. En même temps, ce n'est pas moi qui vais lui jeter
la première pierre ! Je serais plutôt du genre à lui jeter
la dernière, pour l'achever, s'il remue encore. Non, je
rigole. En tout cas, il va me faire rater mon 20 heures, ce
casse-couilles. Et il ne faut pas que je le rate, le 20 heures,
surtout pas aujourd'hui ! En plus, comment il caille ici !
Mortel !

LES VOYAGEURS SONT INFORMÉS QUE, SUITE
À UN INCIDENT, LE TRAFIC EST SUSPENDU
MOMENTANÉMENT. LA DURÉE DU RETARD EST
ESTIMÉE À DIX MINUTES.

Dix minutes ! Dix minutes ! On les croit, oui ! Tu
parles ! C'est des bidons. En fait, ils n'en savent rien !
Tout ça, ce n'est qu'une grosse manœuvre pour qu'on
reste bien tranquille comme de bons petits moutons. Et
moi, les moutons, je les égorge ! Voilà ce que je leur fais,
aux moutons.

Dans une heure, je suis encore dans cette salle d'attente, c'est sûr ! Avec mon bol habituel... Dès qu'un coup foireux rôde dans les parages, c'est pour moi. Il me repère direct au premier coup d'œil et vlan ! il fonce sur moi et là, il ne me lâche plus. Il s'acharne et même il appelle ses copains. Un plan foireux en entraîne un autre, puis un autre, puis encore un autre. Bientôt ils sont une meute sur moi. C'est du vécu, ça. Attention ! Par moments, il y en a tellement qu'ils occupent toute ma vie à plein temps.

J'ai mal au bide ! Qu'est-ce que j'ai encore bouffé comme saloperie ?

Et il n'y a même pas la télé. Je pourrais au moins mater mon JT. C'est vraiment des bidons ici. Je comprends pourquoi les gens prennent leur voiture. Entre réchauffer la planète et se les cailler dans une salle d'attente, le choix est clair. Dans sa voiture, au moins, on est tout seul, pénard. Pas de connards qui cassent les couilles. Je suis vulgaire, je le reconnais, mais parfois il y en a qui atteignent de tels niveaux dans le casse-couillage qu'on a le droit d'être vulgaire. Et la SNCF en fait partie, avec leurs trains bidons. Même pas capables de tenir leurs horaires. Ils ont de la chance que je n'aie pas assez de tunes pour avoir une voiture. Sinon, leurs trains bidons, je les ignorerais, je les mépriserais, je leur pisserais dessus et je leur taguerais dessus « BIDON ». « GROS BIDON ». Sur tous les wagons, sur tous les trains. Non, c'est vrai, ils pourraient avoir un peu de respect pour leurs derniers clients. Déjà qu'on est bien gentil, je trouve, de quitter Paris pour laisser les bourgeois entre eux, ils pourraient quand même, en échange, nous fournir des trains qui partent et qui arrivent à l'heure. Au lieu de quoi, on « cumule les handicaps » :

banlieue de merde, transports de merde, boulots de merde, voisins de merde. Société de merde, voilà !

Calme-toi, mon petit Ben. Dix minutes d'attente, ce n'est quand même pas le bout du monde. Il y a combien de temps que tu attends déjà ? Vingt-neuf ans. Tu vois, dix minutes là-dedans ce n'est rien. Surtout que personne ne t'attend. Imagine un peu le type qui prend son train tous les jours. Sa petite femme chérie est en train de préparer le dîner. Et ses enfants ont pris leur bain, passé leur pyjama et l'attendent aussi. Tu imagines dans quel état ils sont ? Le suspense est à son comble. Rentrera à l'heure, rentrera pas à l'heure... Mangera saignant, à point, bien cuit, cramé... Suspens !

J'aime bien imaginer la vie des autres, des gens heureux. Dans le train, je les regarde attentivement, intensément, et sur leurs visages de cons radieux, je devine parfaitement leur destin : un immense terrain vague totalement plat avec des petits monticules de contrariétés ici ou là. Non, je rigole. C'est de la pure jalousie. Après tout, c'est peut-être ça le bonheur. En tout cas c'est mieux que trois secondes de répit de temps en temps dans un festival d'emmerdements — comme c'est mon cas.

LES VOYAGEURS SONT INFORMÉS QU'À LA SUITE
D'UN INCIDENT, LE TRAFIC EST MOMENTANÉMENT
SUSPENDU.

Ils ne manquent pas d'air. C'est comme si j'allais acheter mon pain et que je disais à la grosse Lulu : « Désolé, mes possibilités financières sont momentanément suspendues ». Comment je me ferais jeter ! Je pense à ma boulangère parce que la fille de la SNCF dans le haut-parleur a la

même voix. La grosse Lulu aussi, elle est tout le temps désolée : « Désolée, il n'y a plus de baguettes ». « Désolée, les baguettes sont un peu cuites aujourd'hui ». « Désolé, on ne fait plus de sandwichs au porc ». « Désolée, on sera fermé le lundi de Pentecôte ». « Désolée, la baguette a augmenté de quinze centimes ». Désolée, désolée... Tout la désole dans la vie, la grosse Lulu. C'est pour ça que je l'aime bien. Je ne suis pas loin d'être comme elle, mais moi je ne le dis pas.

Je la sautais régulièrement à une époque, la grosse Lulu. J'ai toujours pensé qu'à défaut de tunes, il fallait se construire un bon relationnel. C'est ma philosophie de la vie. Et la vie, comme elle ne nous fait pas de cadeau, il faut se servir. Mais elle m'a trop saoulé, la grosse Lulu, pour des conneries. Et comme elle n'était qu'une employée, le seul truc qu'elle pouvait m'avoir gratos, c'était des Malabars. Je n'allais pas faire la pute pour des Malabars, quand même. Recalée, la grosse Lulu...!

Je ne vais pas rester toute la nuit dans cette saleté de gare ! J'ai autre chose à faire, moi ! En plus, je ne peux même pas mater des meufs. Il n'y a déjà plus personne. Apparemment, tous les voyageurs se sont fait la malle et je ne peux pas leur donner totalement tort, pour être franc. Mais voilà, je n'ai pas de tunes. Voilà le problème. Un problème que j'arrive assez bien à gérer en temps normal, mais là, dans cette salle d'attente... Même pas un distributeur de boissons à forcer. Non, je rigole, ce n'est pas mon style. Il faut avoir un peu d'ambition dans la vie. Par exemple, s'il y a une chose que je ne ferai jamais c'est tendre la main. Jamais. Là, par exemple, je pourrais faire la manche. Mais — un — il n'y a personne — deux — faire

la manche pour se payer un taxi, ça ne le fait pas. D'un autre côté, je ne suis pas obligé de dire que c'est pour un taxi. Et puis un taxi pour aller de Paris à Aulnay-sous-Bois, bonjour ! Je ne veux même pas imaginer le prix ! Même pas de quoi me payer un ticket de bus. La misère. La misère abyssale. Le cumul maximum de handicaps, comme ils disent à la télé.

Le matin en me rasant — quand je me rase — je me dis : « Mon petit Ben, tant que tu ne travailleras pas, tu seras dans la merde ». Le RMI n'a pas que des inconvénients, il a même quelques avantages, malgré tout. Mais seulement si on n'a pas de loyer à payer, pas de réfrigérateur à remplir, pas d'essence à mettre dans la voiture, pas de fille à inviter à dîner. Mais dès qu'on met le doigt dans ces engrenages-là, on est recalé direct. Et puis, dire qu'on est RMIste, ce n'est pas très valorisant. « Et toi, qu'est-ce que tu fais dans la vie ? — Je touche le RMI. Autant dire « Je te préviens : je touche le fond ». Qu'est-ce que c'est ma vie en vérité ? Tous les mois, je plonge au fond de la piscine et je remonte avec mon RMI jusqu'à la surface. Pas tout à fait jusqu'à la surface, un peu en dessous de la surface. Juste pour ne pas me noyer. Et je bois un peu la tasse pendant quinze jours. Je respire de temps en temps d'une narine. À partir du quinze du mois, je me sens lentement redescendre vers le fond. Je finis le mois en apnée et je touche le fond — et mon RMI — et ça repart. Voilà ma vie quotidienne.

Mais, attention, si mon parcours personnel est « momentanément suspendu », comme elle dit, la grosse Lulu, je sais que ça va changer. Car j'ai de l'ambition. Je veux être connu, qu'on parle de moi. En bien, en mal, je m'en fous, mais je veux laisser une trace. Quand je prends le train, je regarde tous ces connards qui partent au taf le

matin ou qui rentrent chez eux le soir et je leur dis droit dans les yeux : « Ne me sous-estimez pas ! Ne me sous-estimez surtout pas ! Vous pourriez le regretter ». Ils ne me répondent pas : forcément, je ne leur dis pas en vrai. Je me le pense. Très fort. « Ne me sous-estimez pas ! ».

Laisser une trace : voilà mon objectif et je vais y arriver. Sinon, qui parlera de moi dans cent ans, dans deux cents ans ? Personne. Ça me fout les boules. Un jour, je suis tombé par hasard sur un dictionnaire. Un dictionnaire assez épais, je précise. Je suis allé direct aux noms propres. Je voulais savoir qui était Verlaine. *Verlaine Paul, poète français. Metz 1844 - Paris 1896*. Et en feuilletant le dico vite fait jusqu'à la lettre V, une vérité terrible m'est apparue. Noir sur blanc. Déjà, la moitié des noms propres, c'est même pas des mecs. C'est des pays, des villes, des fleuves... ou des mecs qui n'ont jamais existé : Œdipe, Quasimodo, Perceval, j'en passe. Si on retire tous ces noms, les pays, les villes, les fleuves et les mecs bidons, il reste combien de gens connus, hein ? Ce jour-là, je me suis regardé droit dans les yeux dans la glace de ma grande armoire dans ma chambre et je me suis dit : « Mon petit Ben, quelle chance tu as de finir dans un dico ? ». Aucune. Aucune, aucune, aucune. Je suis dégoûté !

Aïe ! J'ai mal à l'estomac. Pourtant je n'ai rien mangé depuis deux jours. C'est peut-être pour ça, d'ailleurs.

J'ai entrepris depuis quelques années un programme très strict de rétrécissement de l'estomac. Car je me suis rendu compte après mûre, très mûre réflexion que la misère, c'est d'abord un problème d'estomac. Je n'ai pas toujours pensé ça. Quand j'étais même, le problème de la misère, pour moi, c'était les marques. Les riches en avaient,

Comment j'ai connu Verlaine déjà ?

Ah oui ! J'avais décidé de m'ouvrir les portes de la culture parce qu'il y avait trop de meufs qui trouvaient que je n'avais pas de conversation. Je me suis inscrit dans l'association socioculturelle de mon quartier. C'était juste après ma malheureuse petite phrase qui m'avait barré l'accès à l'islam. Un soir, un mec qui faisait du rap a lu ce poème sur scène. Ça été le choc pour moi. J'avais exactement vécu ce que le mec racontait. *« Je suis venu, calme orphelin, riche de mes seuls yeux tranquilles, dans la merde des quartiers difficiles, ils ne m'ont pas trouvé malin »*. C'était pile-poil dans le mille. Verlaine, j'en avais déjà entendu parler. Dans une chanson de Gainsbourg : *« Je suis venu te dire que je m'en vais. Et tes larmes n'y pourront rien changer. Comme dit si bien Verlaine "au vent mauvais" »*. Au vent mauvais. Putain de poète.

Christian Julia a d'abord mené une carrière dans la production télévisuelle (SFP) avant de devenir scénariste. Auteur de plusieurs pièces de théâtre et de nouvelles, il est aujourd'hui conseil en communication.

Prix Editeur : 12 €



9 782953 145809

editionsdugymnase.com